



VERLAINE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Virgile* par Jean Giono.
Hugo par Michel Butor.
La Fontaine par Jacques Réda.
Descartes par Paul Valéry.
Pascal par Michel Schneider.
Tolstoï par Stefan Zweig.
Baudelaire par Gérard Macé.
Schopenhauer par Thomas Mann.
Stendhal par Dominique Fernandez.
Claudiel par Olivier Py.
Flaubert par Marie-Hélène Lafon.
Marx par Leon Trotsky.
Dostoïevski par Julia Kristeva.

Guy Goffette

VERLAINE

Les auteurs de ma vie

BUCHET • CHASTEL

Page 1 : Paul Verlaine, novembre 1891.
Collection Dupondt. © akg-images.
© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2020
ISBN 978-2-283-03355-5

COMME
UN COQUELICOT
DANS
LE BROUILLARD

*Verlaine : c'est fragile et allumé
comme un coquelicot dans le brouillard.*

Paul Claudel

O U V E R T U R E

– Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes¹

JE ME SOUVIENDRAI LONGTEMPS de ce petit garçon d'une école de Metz récitant d'une voix claire et bien posée ce vers qu'il avait choisi lui-même pour célébrer le centenaire de la mort de Paul Verlaine. Il l'avait dit avec une telle intonation, une telle intensité, que toute la classe en avait été bouleversée.

L'institutrice, m'ayant pris à part, m'avait confié : « Vous savez, il y a peu, cet enfant a perdu sa mère... »

Il n'y a pas de hasard.

Tout Verlaine est là, d'un coup, dans la voix de cet enfant et dans ce bel alexandrin, ponctué d'interjections, tout : la sensibilité, le naturel, la délicatesse dans le rendu de la sensation, cet art subtil de l'effusion de cœur, comme on disait encore à

1. À l'exception des titres d'ouvrages et de revues, l'italique est ici réservé à Verlaine.

l'époque, la maîtrise du vers enfin, mais elle va de soi chez Verlaine comme la musique.

Ah ! j'oubliais : l'élégance.

Le vers est tiré de *Sagesse*, recueil composé pendant et après son séjour à la prison de Mons. Verlaine n'a pas trente ans. Abandonné de tous, il vient de se convertir. Ou plutôt, de revenir à cette foi d'enfance, naïve et lumineuse, dans laquelle, malgré chutes et rechutes, il mourra.

Le volume devait assurer sa rentrée littéraire à Paris, ce fut un four : huit exemplaires vendus, en tout et pour tout.

Pauvre Verlaine.

— Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes

★

VERLAINE EST ENTRÉ DANS MA VIE comme la foudre dans une maison fermée.

Tout de suite, ç'a été pour moi une affaire de dentelles et de neige, de demi-jour et de frissons, en même temps qu'une histoire de cristal et de fracas, de baisers fous et de larmes ;

tout cela en un seul et même mouvement, comme d'un balancier ou comme la marée,

qu'il s'agisse de sa vie ou de son œuvre, les deux étant dans son cas intimement mêlés,

reflet ou miroir l'une de l'autre, comme en un rêve exquis.

J'avais plus de quarante ans déjà et je me dis souvent que c'est une chance d'entrer dans une œuvre pareille à cet âge-là, hors de toute influence scolaire : on a un peu vécu, connu l'amour et sa part de chagrins et de joies. On cultive son petit parterre de regrets et de remords, et, si l'on se retourne quelquefois sur ses propres pas, ce n'est jamais sans mélancolie.

Adolescent, on aurait sans doute laissé le chemin
Verlaine passer son chemin,
sans pitié ni compassion.

★

C'EST LA PREMIÈRE IMPRESSION et c'est la dernière image : un homme qui marche en tirant la jambe. Un homme de dos et son ombre sur la route s'allonge. Comme si l'Autre là-bas, le galopin des Ardennes avec ses « semelles de vent », avait gardé toute la lumière pour lui seul.

C'est la première impression, elle s'est fixée sur ma rétine et aucune autre depuis n'est venue l'en déloger. Seule, l'image a bougé au fil du temps, elle a trouvé ses contours utiles et s'est éclairée : l'homme porte un manteau – pelisse à col de fourrure ou macfarlane,

allez savoir – et, sur la tête, un feutre mou qui a dû être noir. Il s'appuie sur une canne et tangué un peu.

On voudrait lui donner le bras.

Heureusement, les images abondent, où Verlaine a trouvé un siège dans un bistrot. Il a déjà commandé à boire et de quoi écrire, car s'il ne transcrit pas tout de suite le poème qui marchait tout seul dans sa tête en chemin, il est bon pour cette absinthe sur la table, qui l'attend, et pour toutes ses sœurs vertes à la suite qui vont le rendre fou.

D'autres le montrent rêvant les yeux ouverts, la tête sur son poing et la plume arrêtée au-dessus de la feuille, attendant la muse.

Parfois même il s'écroule d'un coup sur la banquette et s'endort dans son chapeau.

N'importe, c'est toujours du nanan pour les tireurs de portraits.

★

PHYSIQUEMENT PARLANT, le personnage est intéressant. Verlaine est grand, bien charpenté, mince et souple : un vrai danseur mondain. Quant au visage qu'on a dit laid, ce qui est plus que discutable au vu des rares photographies disponibles, je le dirais plutôt singulier. Le Verlaine adulte a ce qu'on appelle une « gueule » : des yeux bridés ou chinois enfoncés dans les orbites sous d'épais sourcils, un nez court, un peu « à la retrousette », un

haut crâne très dégarni et une forte mâchoire que masque une barbe plus ou moins soignée.

Pas de quoi crier au monstre.

Ceux qui l'ont connu intimement, à l'exception de ses biographes, trouvaient même une manière de beauté à ce visage extrêmement mobile et expressif. Naturellement, ses détracteurs et les caricaturistes de l'époque, qui avaient la main lourde, s'en sont donné à cœur joie.

Adolescent, Paul, qui aime *gribouiller*, s'est lui-même représenté avec une tête de singe. Un peu comme on rit avec les rieurs pour se les mettre dans la poche.

En tout cas, son *gueusard de physique* a excité le crayon et le pinceau de plus de dessinateurs, de caricaturistes et de peintres de son temps, que tous les Baudelaire et les Hugo réunis. En particulier, dans les dernières années de son existence, quand la gloire l'eut rattrapé au plus fort de la misère et qu'il était devenu une figure légendaire du Quartier latin.

Le meilleur de tous ses portraitistes est sans conteste Frédéric-Auguste Cazals, son ami et confident. Il a croqué le poète sur le vif jusque sur son lit de mort. Plus de cent cinquante dessins, et quels ! – de face, de profil, en pied, virevoltant dans la rue, seul ou accompagné – qui vous le font déambuler là, sous vos yeux. Vivant.

Pour un peu, on l'entendrait crier *Silince ! Silince !*

Parmi les autres, dont le nom dit encore quelque chose aujourd'hui, citons au moins Ernest Delahaye,

Fantin-Latour, Félix Vallotton, Steinlen et Paternè Berrichon, le futur époux d'Isabelle Rimbaud. On ira jusqu'à attribuer un portrait à Vuillard : on ne prête qu'aux riches.

Mais c'est à Paul Verlaine en personne, que revient la palme du plus prolige et amusant caricaturiste de lui-même. Son immense correspondance fourmille de ses croquis humoristiques, avec commentaires dans des bulles, comme un vrai dessinateur de BD.

On n'est jamais si bien servi que par soi-même.



VERLAINE AU MORAL est un être complexe, à double ou triple fond. Un homme bon, simple et raffiné, généreux, mais impulsif en diable et d'une faiblesse de caractère telle qu'il pouvait passer en un instant de la gaieté la plus malicieuse à des colères d'une violence inouïe. De quoi vous séduire et vous inquiéter en même temps.

Pusillanime et courageux, faible et tenace à la fois, Verlaine est persévérant dans ses convictions, fidèle en amitié. Il aime être entouré, déteste rester seul. Il a beau rêver d'une vie simple, paisible, d'un foyer confortable, il se laissera entraîner comme un fêtu de paille dans l'aventure rimbaldienne et ne s'en relèvera pas.

Rachilde, qui l'a bien connu, parlera d'« un homme d'intérieur et de goûts délicats ». Il aimait

le théâtre, les concerts, les musées, y fut assidu dans sa jeunesse, et la vulgarité le dégoûtait plus que tout. Mais l'alcool et la misère à la longue auront raison de lui et le conduiront plus souvent qu'à son tour au creux du caniveau.

Toute sa vie, comme l'ont constaté bien des témoins, Verlaine n'a été qu'un enfant qui ne savait pas grandir, « un enfant terrible que tout désolait et séduisait ou enchantait » à en croire Maurice Baud, un graveur de ses amis.



AVEC VERLAINE, il n'y a guère moyen d'échapper à la biographie. Sauf à se perdre dans l'étude et l'analyse de textes. Tâche souvent desséchante, surtout dans le cas d'un poète aussi souple, limpide et musical que lui.

La vie du *Pauvre Lélian* est, avec celle de Rimbaud, une des plus mouvementées du XIX^e siècle, une des plus rares aussi et des plus riches en drames et coups du sort. Elle colle tellement à ses poèmes qu'elle a nourris de toutes ses fibres sensibles, qu'on parlera de son œuvre comme du « miroir de sa vie ».

Verlaine, dont l'art *consiste à être absolument soi-même*, est le premier poète de son temps à avoir mis

absolument son « cœur à nu », ainsi que son maître Baudelaire l'avait tenté ;

le premier de son temps à avoir étalé, comme François Villon avant lui, sa vie sur la table, littéralement et dans tous les sens, en vers et en couleurs sonores,

avec tous ses éclats, ses écarts, ses déboires et ses repentirs de vieil enfant perdu ;

le premier, dis-je, à nous faire entendre, sans chichis ni fausses pudeurs,

non seulement les soubresauts de sa chair dans l'existence agitée

*Au vent mauvais
Qui l'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte*

mais encore et avant toute chose, la respiration d'une âme brûlante qui se souvient et qui pleure.

Tour à tour fonctionnaire, professeur, cultivateur, vagabond, bambocheur, Verlaine a mené la vie d'un homme plein de contradictions et de mystères. Une vie scandaleuse pour les uns, luxuriante pour les autres, dans tous les cas palpitante, et qui mérite que l'on s'y attarde un peu pour comprendre sans juger, avant de goûter dans ses vers à l'extrême sensibilité du soudard, à la tendresse d'âme et à la bonté *du cœur enfantin et subtil* du plus musicien des poètes de France.

*Si j'avais à choisir deux poètes, je crois que
j'hésiterais entre Virgile et Verlaine.*

Jorge Luis Borges

OPÉRA

1

IL Y A NAISSANCE ET NAISSANCE. Celle de Verlaine, le 30 mars 1844, à Metz, tient du miracle.

Pensez, après treize ans de mariage et trois fausses couches, il y avait de quoi décourager les plus solides. Pas une mère comme Éliisa-Stéphanie Dehée, cette fille de la campagne, originaire de Fampoux, près d'Arras, qui, pour se souvenir et ne jamais désespérer, a religieusement conservé les fruits de ses grossesses dans de gros bocaux remplis d'esprit-de-vin. Une lubie que, compréhensif et résigné, lui passe Nicolas-Auguste, son mari, né à Bertrix dans les Ardennes belges (à l'époque, département des Forêts).

Ce bébé qui crie, c'est plus que du bonheur pour Éliisa, trente-cinq ans et l'avenir désormais rose entre ses bras. Plus que du galon, plus qu'une bataille gagnée pour le capitaine Nicolas-Auguste, quarante-six ans, plusieurs campagnes déjà sous le bicorné, et qui n'attend plus que la relève pour

démissionner en beauté et finir en pantoufles, tout doux, tout doux, comme la mer à l'ancre.

Consacré à la bonne Vierge en remerciement, le nouveau-né est voué à la couleur bleue et baptisé sous le nom de Paul-Marie Verlaine.

C'est une bonne nature, comme on dit, un enfant charmant, affectueux, plein de douceur et d'une grande émotivité, mais avec des colères qui font trembler les murs du 2, rue Haute-Pierre, et vous désarment un capitaine du génie en moins de deux.

Élisa-Stéphanie, qui n'en revient toujours pas – et qui n'en reviendra jamais, malgré les coups, les insultes, les scandales et la misère que lui vaudra son Popaul d'amour – va choyer à l'excès cet enfant du miracle et céder à tous ses caprices. Gâté, pourri, il en deviendra tyrannique.

Heureusement, il y a la deuxième Élisa, Élisa Moncomble, cette petite cousine que les Verlaine ont adoptée à la mort en couches de sa mère. Elle a huit ans d'avance sur Paul et de l'amour à revendre, une patience d'ange et une voix de *rossignol* qui vous couche les colères du bambin comme l'herbe sous le vent.

Paul, qui n'a pas encore un an quand la famille doit quitter Metz pour Montpellier, puis Sète, Béziers, Nîmes où le capitaine est successivement affecté, n'est pas près d'oublier la cousine à la voix d'or qui l'endormait en chansons.

METZ N'A GUÈRE LAISSÉ DE SOUVENIRS à Verlaine, en dehors de la *Cathédrale un peu folle* et de *l'Esplanade* dominant la Moselle, où les deux Élixa l'emmenaient aux beaux jours écouter la musique militaire sous les platanes et retrouver son amour du bac à sable, Mathilde numéro un.

Il n'aura séjourné à Metz qu'un peu plus de deux ans, entre le retour du Midi, suite à la démission du capitaine en 1849, et le départ pour Paris en 1851. Sans compter qu'au retour à Metz, une épidémie de choléra s'étant déclarée dans la ville, c'est la fuite en Belgique pour quatre mois de paradis dans la famille paternelle.

Adieu Metz, Verlaine n'y reviendra plus.

En 1892, trois ans avant sa mort, le poète, de passage à Nancy, est étreint par l'émotion à la pensée de sa ville sous la botte prussienne. Si proche et si inaccessible. Verlaine sans attendre lui compose une ode : *Metz*. C'est un chant patriotique avec tous les défauts du genre. Le seul poème qu'il consacrera jamais à son *berceau fatidique*. Vingt ans plus tôt et pour la même

raison, il a opté à Londres pour la nationalité française.

Les seuls vrais souvenirs de sa petite enfance sont ce grand jeu de couleurs, d'odeurs et de sons autour de lui, qui le ravissait. *Les yeux surtout chez moi furent précoces, écrira-t-il dans ses Confessions. Je fixais tout, rien ne m'échappait des aspects, j'étais sans cesse en chasse de formes, de couleurs, d'ombres. Le jour me fascinait et bien que je fusse poltron dans l'obscurité, la nuit m'attirait, une curiosité m'y poussait, j'y cherchais je ne sais quoi, du blanc, du gris, des nuances peut-être.* Bref, tout un monde de demi-teintes et d'émotions qui seront à la source même de *la chanson grise* et de ce qu'on a appelé, faute d'un autre mot, la musique de Verlaine.

C'EST UN PETIT PAYS D'ARDOISE ET DE PLUIE que Verlaine a élu comme paradis. Il s'étend autour d'un village des Ardennes belges, à *trois lieues de Bouillon* et de la Semois : Paliseul. C'est là que Paul a séjourné dans sa petite enfance, là qu'il ne cessera de revenir chaque année avec ses parents pour les vacances d'été, jusqu'à la mort en 1869 de sa tante Louise Grandjean.

Là-bas, tout est « vert » et tendre comme la « laine » de son patronyme, avec des rivières murmurantes qui sautillent dans les sous-bois et font briller le schiste comme de l'argent.

Là-bas, le petit citadin s'est tout de suite lié avec des gamins de son âge et court avec eux les bois et les prés en se saoulant de toutes les nuances de bleu, de gris, de vert de la campagne ardennaise si riante au cœur de l'été. Ce sont des années décisives pour ses sens qui s'éveillent au contact de cette nature foisonnante et sauvage qui le marquera à jamais.

*Au pays de mon père on voit des bois sans nombre.
Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.*

Après le décès de Louise, c'est à Jéhonville, à deux pas de là, chez Julie Evrard, l'autre tante, qu'il trouvera refuge et consolations au temps de ses disputes homériques avec l'ami Rimbaud.

En 1885, interdit de séjour en Belgique, à la suite de ses démêlés avec la justice du pays, il franchira incognito la rivière frontalière, à Corbion, pour y vivre juste au bord, le temps de se rafraîchir l'âme et les pieds. Jusqu'à la fin de sa vie, il cherchera le moyen d'y revenir pour revoir ses amis d'enfance.

Pays qu'on est, pays qu'on reste.

EN 1851, LES VERLAINE S'INSTALLENT À PARIS, rue Saint-Louis (aujourd'hui, rue Nollet), dans le quartier des Batignolles.

Fini de flâner dans les jupes des femmes à la maison, c'est la rentrée des classes. L'ex-capitaine qui s'est mis en tête de faire de Paul un saint-cyrien a pris les choses en main, on ne discute plus.

Après l'école primaire de la rue Hélène, où l'on accompagnait encore l'enfant avec des friandises, c'est l'institution Landry, rue Chaptal, où Paul entre à neuf ans comme pensionnaire, parce que papa en a assez de *cet enfant de colère*. Il s'enfuira le premier soir et rentrera en pleurs chez ses parents. Ramené le lendemain dans l'établissement, il y vivra neuf longues années.

Les cours ont lieu au lycée impérial Bonaparte (aujourd'hui, lycée Condorcet). L'uniforme est de rigueur et le silence dans les rangs. Paul, qui a horreur des cris et des bousculades des cours de récréation, fait bande à part. Il se réfugie dans la rêverie et dans les livres, dévorant tout ce qui lui tombe sous la main, de Balzac à Paul de Koch, de Ronsard à La Fontaine, avec bien vite une prédilection pour les opuscules érotiques qu'on se refile

dans l'ombre des corridors. C'est l'heure, pour sa sensualité précoce, de s'exercer dans des *garçonneries partagées* et dans des vers orduriers qu'il vous trousse en deux temps trois mouvements pour quelques camarades choisis. Devenu sceptique et ricaneur, il se présente comme *l'Adamastor des cabinets d'aisance / le Jupiter des lieux bas*.

À partir de la quatrième, ses notes dégringolent.

Lorsqu'il apprend le mariage de sa cousine Éliisa avec un betteravier, l'étudiant sombre dans la mélancolie et se met à composer des vers pleins de nostalgie dans les marges de ses versions latines. Une petite cour d'admirateurs se forme alors autour de lui, qui lui sert du « Maître » à tour de bras.

POUR L'HEURE, LE SEUL « MAÎTRE » qui veille à ses yeux, c'est Victor Hugo dont il vient d'achever *Les Contemplations*. Dans son enthousiasme, Paul lui dédie un poème : *La Mort*, et le lui envoie en précisant qu'il s'agit là d'un de ses *premiers pas dans l'orageuse carrière de la poésie*. Orageuse ! Belle clairvoyance pour un poète de quatorze ans qui, de surcroît, ne manque pas de culot. Il prédira du reste quelques années plus tard, avec la même acuité, l'âge et les circonstances de sa mort.

Le thème du texte est fait pour plaire au grand homme dont il a imité le style. Bien qu'encore un peu ampoulée, la pièce annonce déjà dans son dernier vers, par le balancement et le choix des mots – *Quelques larmes d'amour pour ceux qui ne sont plus* – le musicien inimitable qu'il va devenir.

On ignore si Hugo a répondu. En 1866, il remerciera Verlaine de ses *Poèmes saturniens* par un ronflant : « Mon crépuscule salue votre aurore. »

Lecteur boulimique, le lycéen Verlaine n'en reste pas longtemps à ce maître encombrant. Il prend successivement feu pour Théodore de Banville, Théophile Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle,

et subit peu ou prou leur influence. Il n'y a pas de meilleure école pour un jeune poète doué.

Un fait troublant reste à signaler : le dernier poème écrit par Verlaine quelques jours avant sa fin, en décembre 1895, est intitulé *Mort ! Surgi* au beau milieu d'une série de *biblio-sonnets*, qu'il interrompt et laisse inachevée, ce poème encadrera, avec la pièce dédiée à Hugo, une vie et une œuvre entièrement vouées à la rêverie et à la sensation.

REÇU BACHELIER ÈS LETTRES EN 1862, après sa première nuit dans une maison close, Paul va passer une partie de ses vacances chez la cousine Éliisa à Lécuse. Il a rêvé d'elle comme une midinette au milieu des ronflements du dortoir. La jeune beauté timide qu'il a quittée en entrant en pension a fait place à une femme dans l'éclat de ses vingt-six ans. Mariée, elle a deux petites filles.

Les deux cousins ont dix ans d'absence à se raconter et mille et un petits secrets. Ils font ensemble de longues promenades, bras dessus bras dessous, dans la campagne environnante et dans les bois aux sentiers ombragés. Paul lui fait la lecture sur l'herbe des poèmes qu'il a écrits, elle lui chante les chansons qu'il aimait, de cette voix *douce et sonore, au frais timbre angélique*, qui lui a tant manqué. Il fond comme glace au soleil.

Lorsqu'ils se revoient l'été suivant, Verlaine s'enflamme. Des baisers sont échangés, mais Éliisa se reprend vite.

De cet amour impossible vont naître quelques-unes des pièces les plus connues des *Poèmes saturniens*, notamment les deux *Nevermore*, *Après trois*

ans et Promenade sentimentale. La cousine Éliisa fera publier le volume à ses frais, en 1866.

L'année suivante, mal remise d'une fausse couche, elle meurt d'une syncope, à table, foudroyée au milieu de sa chanson.

Paul, alors employé comme expéditionnaire à l'hôtel de ville de Paris, doit s'arranger pour s'absenter. Mais il aura beau accourir tout *fumant de pluie comme un chien mouillé*, il arrivera trop tard, hélas, et ne reverra sa chère Éliisa que dans son cercueil.

Trois jours durant, il traîne sa douleur de café en mastroquet, noyant son chagrin dans un mélange d'alcools, de bistouilles et de bières blondes qui l'envoient rouler dans le fossé.

Saturne, sa « mauvaise étoile », qui lui promettait *bonne part de malheurs et bonne part de bile*, l'a rattrapé.

C'est fait.

*Le Bonheur a marché côte à côte avec moi ;
Mais la FATALITÉ ne connaît point de trêve.*

LES *POÈMES SATURNIENS*, le jeune Verlaine les a tout de suite envoyés à Mallarmé, qu'il a rencontré deux ans plus tôt dans le salon de Leconte de Lisle. La sympathie entre eux a été immédiate. Leur admiration commune pour Baudelaire a fait le reste.

Stéphane est de deux ans l'aîné de Paul, et bien qu'il n'ait rien publié encore, il a une manière d'autorité calme et réfléchie quand il parle qui est contagieuse et qui rassure le débutant.

J'ose espérer, lui écrit Verlaine, que ces essais vous intéresseront et que vous y reconnaîtrez, sinon le moindre talent, du moins un effort vers l'Expression, vers la Sensation rendue – si je puis ainsi parler – dont l'auteur qui est naïf – il a vingt-deux ans ! – est tenté de se savoir gré.

La réponse ne se fait pas attendre : « Je vous dirai avec quel bonheur j'ai vu que de toutes les vieilles formes, semblables à des favorites usées, que les poètes héritent les uns des autres, vous avez cru devoir commencer par forger un métal vierge et neuf, de belles lames à vous, plutôt que de continuer à fouiller des ciselures effacées, laissant un ancien et vague aspect aux choses. »

Mallarmé a tout compris du premier coup. *L'Expression et la Sensation rendue* se passent pour lui de commentaires.

Il répondra chaleureusement à chaque publication de Verlaine, sans ménager ses remarques, toujours amicales et nuancées. Pour *Jadis et naguère* : « Au lieu de faire dans sa plénitude vibrer la corde de toute la force du doigt, vous la caressez avec l'ongle [...] avec une allègre furie ; et semblant à peine la toucher, vous l'effleurez à mort ! » En conclusion : « Votre justesse d'ouïe, la mentale et l'autre, me confond. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait connaître à nos rythmes une destinée extraordinaire ; et, l'étonnant homme sensitif que vous êtes mis à part, il ne sera jamais possible de parler du vers sans en venir à Verlaine. »

C'est Verlaine finalement qui attirera l'attention du public sur Mallarmé avec ses études et articles enthousiastes des *Poètes maudits* et des *Hommes d'aujourd'hui*.

De son côté, l'auteur de *L'Après-midi d'un faune* n'abandonnera jamais le poète. Aux jours de détresse et de misère, il multipliera ses interventions pour obtenir, ici, une pension en sa faveur, là, un secours ou des commandes de livres ; il répondra longuement à toutes les enquêtes au sujet de son ami et le mettra à l'honneur partout où il pourra. Pour Jules Huret qui l'interrogeait sur l'évolution littéraire du XIX^e, il aura ces mots définitifs : « Le magnifique Verlaine dont je trouve l'attitude comme homme aussi belle vraiment que comme

écrivain, parce que c'est la seule, dans une époque où le poète est hors-la-loi, que de faire accepter toutes les douleurs avec une telle hauteur et une aussi superbe crânerie. [...] le père, le vrai père de tous les jeunes, c'est Verlaine, le magnifique Verlaine. »

Une protestation d'amitié que Mallarmé, après avoir salué la dépouille du poète d'un gros bouquet de violettes, réitérera sur sa tombe dans un discours qui fera date.

UN SOIR DE JUIN 1863, LA VIE DE VERLAINE BASCULE avec l'irruption d'une toute jeune fille dans la chambre où il est à bavarder avec son ami, le musicien fantaisiste Charles de Sivry. Ils projettent de monter *Vaucochard et fils 1^{er}*, un opéra-bouffe que le poète vient d'écrire avec Lucien Viotti, un copain de classe dont il s'est épris.

Sivry fait les présentations.

En robe grise et verte avec des ruches, ravissante, légère, seize ans à peine, la demoiselle porte un nom plus haut qu'elle : Mathilde Mauté de Fleurville.

Verlaine s'est levé, mais déjà il ne sait plus où il est. La *petite Fée*, qui se pique de poésie, se dit ravie des *Fêtes galantes* qu'elle vient d'achever. Le poète en oublie sa timidité et se sent beau jusqu'à l'âme.

Adieu théâtre, musique et compagnie. C'est le coup de foudre.

Les jours qui suivent sont intenables pour lui. *La blanche vision* de la rue Nicolet tourne dans sa tête, il ne peut plus se concentrer. Alors il sort comme on s'enfuit. Mais il n'y a pas assez de cafés, pas assez de caboulots sur son chemin pour apaiser sa fièvre et son piétinement.

De retour rue Lécuse, complètement noir, il tente d'étrangler sa mère qui refusait de lui donner *des argints*. Victoire, la bonne, s'interpose. Fou de rage, il ouvre en grand l'armoire aux terribles boccoux et, d'un coup de sa canne-épée, les flanque par terre, puis, enfonçant son chapeau sur ses yeux, se jette dans la nuit rouge qui vacille.

Quelques jours plus tard, début juillet, il part avec sa mère passer les vacances à Fampoux, où, pour la première fois, il s'ennuie à mourir. Rien ne l'intéresse plus que

*La Compagne qu'enfin il a trouvée, et l'âme
Que son âme depuis toujours pleure et réclame.*

Arras heureusement n'est qu'à vingt kilomètres, qu'il parcourt comme en rêve, pour ne reprendre son souffle qu'au premier café venu. *J'y bois à petits coups, en clignotant des yeux, / Un mazagran avec deux doigts de cognac vieux.* Une fois parti, pourquoi s'arrêter, et comment ? La blonde flamande est si fraîche, la bistouille, qui mêle café et eau-de-vie, si gaillarde ; l'absinthe si verte et féérique que le tout vous achève comme un cheval, au lupanar.

À la mi-juillet, dégoûté de lui-même après une nouvelle nuit d'orgie à Arras, il demande à Sivry d'appuyer sa demande en mariage. La réponse est favorable, mais un temps de probation est exigé. Heureux comme un gamin, Verlaine se jette sur sa plume et trace les premiers vers de cette *Bonne*

Chanson dont il a le plan dans la tête et l'air au bout des doigts. Il les envoie au fur et à mesure à sa *bien-aimée*, qui s'en gargarise.

La Bonne Chanson coule de source, fraîche et limpide, pareille à la voix d'un enfant qui demande un baiser.

C'est « une fleur dans un canon » prophétisera Hugo, qui s'y connaît.

Le 11 août 1870, le poète, *impatient des mois, furieux des semaines*, épouse enfin sa Mathilde sous les regards attendris de Louise Michel, qui fut son institutrice.

Les premiers temps sont un paradis : Paul, doux et attentionné, ne boit plus et rentre à l'heure. L'appartement du 2, rue du Cardinal-Lemoine donne sur la Seine et réveille en lui le bourgeois délicat, amateur de confort, qu'il est.

Le 1^{er} septembre, Napoléon III capitule à Sedan. Le 4, la République est proclamée. Verlaine, tout feu tout flamme, bien que *patrouillote*, s'engage dans le 169^e bataillon de marche de la garde nationale. Il est heureux de couper au bureau et à la dinette de Mathilde, qui, cocardière en diable comme toute sa famille, se réjouit de voir son homme debout avec la France. Après quelques nuits de garde sur les remparts entre Vanves et Montrouge, notre héros d'occasion déserte et rentre dans ses pantoufles. Sans problème. On a d'autres chats à fouetter.

Le 18 mars 1871, c'est la Commune de Paris. Verlaine demeure à son poste à l'hôtel de ville, où

le commandement révolutionnaire le nomme chef du bureau de presse. S'il rentre chez lui chaque soir, c'est hélas souvent dans *l'état flamboyant où* [l'ont] *mis les absinthes, bitters et bocks*, et le petit ménage en pâtit. Après *la première claque*, Mathilde s'en va, puis revient. Lors de la semaine sanglante, fin mai, Verlaine, vert de frousse, s'enferme dans un cabinet de toilette, sous un tas de matelas d'où viendront le tirer des amis.

Réfugié à Fampoux avec sa mère et Mathilde, il attend que la situation se calme. Début août, le couple revient habiter chez les Mauté, à l'étage du 14, rue Nicolet. C'est là que Verlaine reçoit la première lettre d'Arthur Rimbaud, avec quelques poèmes d'une beauté saisissante.

La Bonne Chanson est chantée.

À cause de la guerre, l'opuscule ne sera disponible au public qu'en 1872. La critique dans l'ensemble est mauvaise, qui regrette l'auteur des *Fêtes galantes*.

Or, le poète, une fois de plus, s'est renouvelé de fond en comble, au risque de décevoir son petit public. Après les *Poèmes saturniens* où la mélancolie l'emportait sur les influences, après les *Fêtes galantes* où l'on dansait avec Watteau et Fragonard en sifflotant, tandis que la mort rôdait masquée, voici *La Bonne Chanson*, cette manière de correspondance amoureuse en vers, simple et sincère.

À chaque recueil, Verlaine varie les mètres, mêle pairs et impairs, joue avec la césure, bouscule le vers et le pousse dans ses retranchements

– Mallarmé le désignera même comme l’initiateur du vers libre – sans rien perdre de cette grâce musicale qui est la marque de sa voix.